

petite fille pour incarner Robinson ! Yves Alex est un excellent Vendredi, cocasse à souhait, et Moriss dans le personnage de la traîtresse Jim Florence est excellent. N'oublions pas la jeune danseuse Pepée Daems, qui est étonnante d'entrain et de souplesse. Tout se passe fort bien et au dernier tableau les méchants sont punis et les bons récompensés...

H. P.

Les Concerts

MAURICE EMMANUEL : II^e SYMPHONIE. (Concerts Colonne.)

Cette symphonie baigne dans un étincellement extraordinaire de sublime et d'immédiateté, d'enjouement et de raffinement. Un *argument* poétique la rattache aux légendes d'Ys et du Roi Grad'lon : comme en d'autres paysages sont enracinées les *Rondes de Printemps* ou les *Gigues* de Debussy, ainsi mystères et musiques de Cornouaille apportent leurs ombres crépusculaires dans le dessin elliptique et hellénique d'Emmanuel.

La grippe n'a voulu me permettre qu'un coup d'œil hâtif et enfiévré entre les pages de la partition, et il me faut remettre à plus tard l'investigation par quels moyens spécifiques, par quel art de constructeur musical est obtenue dans cette œuvre l'unité, pierre de touche du symphonique. Saisissante à l'audition, elle est, cette unité, dans la marque de grandeur, dans une *présence* musicale continuellement imaginative, continuellement stylisatrice selon la souveraine originalité du génie de cet auteur ; et par une technique qui ne doit rien et n'a rien à envier à aucun symphoniste d'aujourd'hui, cette présence passe jusque dans la dernière double croche de ces quatre mouvements, sans béquilles cycliques ou autres schémas académiques, que ce langage modal récuse d'ailleurs *a limine*.

Avec ses longs méandres palpitants, avec ses cuivres légers et ses ors hiératiques, ce langage m'apparaît comme un équivalent musical du langage de Maurice Barrès : chez chacun de ces magiciens du lucide, un art dur et beau se superpose aux frémissements, et chez tous deux l'accent, l'ellipse personnelle vient se détacher d'un fond d'art vieux, d'un fond d'expérience et de choix d'humanistes. Et quand la musique d'Emmanuel nous parle de la Grèce, de la Bourgogne ou de la Bretagne, le mystère est aussi près et le pittoresque aussi loin que lorsque Barrès nous emmène en Provence ou Espagne.

Emmanuel, selon ces méthodes, crée ce que la Schola eût créé si elle avait su être artiste au lieu de n'être que moraliste ; et il écrit comme les néo-classiques eussent dû écrire s'ils avaient eu de l'étoffe au lieu de n'avoir que des tendances.

D'où que l'on aborde cet art étrange on trouve contrastes et magnificences : cet orchestre de fracas et d'enchevêtrements berlioziens fait encore penser à Berlioz

par sa parfaite transparence et par la *nécessité* de ses timbres qui sont l'âme même de la thématique ; cette symphonie-épopée est enclose en quatre mouvements d'une concision qui pour le premier va jusqu'à l'épigrammatique ; cette symphonie d'atmosphère et de méditation est en même temps caractérisée par une mobilité constante et en quelque sorte giratoire des rythmes et des contrepoints ; et, si je me suis souvent émerveillé, devant les *Sonatinas* d'Emmanuel, de ce que ces miniatures, par la nature de leur forme et de leurs singuliers raccourcis, masquaient de puissance et d'ampleur musicale, je trouve ici, dans la *II^e Symphonie*, le phénomène inverse et complémentaire d'une fresque musicale, dessinée avec une minutie d'estampe sans que la grande ligne déroge jamais du style symphonique et monumental.

Le mariage d'un art d'architecte avec un art d'ornemaniste est, pour toutes les époques de la musique, le signe de classicisme des Happy Few. On commence de s'apercevoir sérieusement que Maurice Emmanuel est de ceux-là : cette fois — et nous n'oublierons pas que Paul Paray en fut l'artisan — c'est le succès foudroyant et unanime. Comme dit le vieux Striggio : *Nulla impresa per huom si tenta in vano*.

Fred. GOLDBECK.

ŒUVRES NOUVELLES DE DARIUS MILHAUD

////// CONCERTO POUR PIANO ET ORCHESTRE. (Concert Siohan.)

Dans un programme assez terne, l'œuvre de Milhaud est apparue comme un rayon réconfortant : vertu du style. A-t-on assez répété que l'auteur des *Choéphores* était inégal ! Qui, parmi les grands, ne le fut point ? On ne peut toutefois nier la puissante personnalité, le tempérament vigoureux, la *réalité* du style chez un Milhaud, dont aucune page n'est indifférente. Dès les premières notes de son *Concerto* on était fixé. Ce n'est pas compliment à rebours que d'invoquer ici le jeu du repoussoir ; mais la plupart des auditeurs sensibles ont été frappés par la bouffée d'air frais que leur apportait l'œuvre nouvelle. Elle comporte trois mouvements. Quelques courtes formules mélodiques du XVIII^e siècle y introduisent ce parfum néo-classique qui caractérise la production d'aujourd'hui. Dès l'abord, le piano conduit l'action. Ces audacieuses cascades d'accords s'opposent à l'orchestre nerveux. La substance mélodique du second mouvement, *Barcarolle*, est des plus riches. Les « bois » s'y soumettent à un contrepoint serré, tandis que le clavier développe une cantilène doucement lyrique. Le *finale* déborde de joie. Le tempérament soleilleux de Milhaud éclate dans ces sonorités franches d'*ut majeur* que l'auteur affectionne. L'esprit y aiguise maints traits et la petite flûte vertigineuse y dessine volontiers des arabesques parallèlement au contour mélodique.

Il est des pages plus profondes chez Milhaud ; il en est peu qui ont cette spontanéité, cette fraîcheur. M^{me} Marguerite Long, dont la vaste culture musicale et la solide technique pianistique ne sont plus à vanter, tenait avec autorité la partie de solo.

Arthur HOERÉE.